



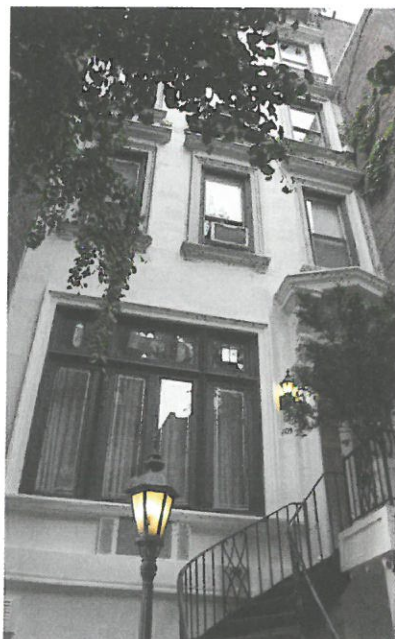
Le dandy new-yorkais

Gay Talese

C'est dans l'Upper East Side que l'envoyé spécial de *Lire* a rencontré le grand maître du journalisme littéraire américain. Gay Talese a aménagé un immeuble acheté appartement par appartement dans lequel il a amassé toutes les archives de ses papiers d'anthologie.

Son carnet d'adresses doit peser deux bons kilos. Il est aussi épais qu'un livre, beau, désuet et intrigant dans son cuir brun frappé de son nom – Gay Talese – en lettres d'or. Les barbes du papier fatigué, les drôles de bouts de carton et les lignes colorées qui affleurent sur sa tranche promettent tout un fouillis vital à l'intérieur : soixante années de carrière, onze récits érigés en best-sellers et des dizaines d'articles d'anthologie, tous ramenés à leur matière humaine et à l'épopée de milliers de rencontres, posés comme un album de famille sur la table d'une maison chic et bohème de l'Upper East Side de Manhattan.

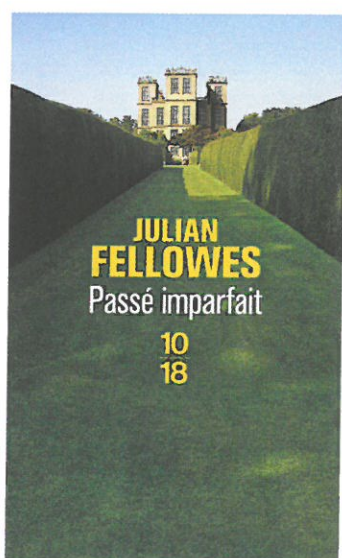
Gay Talese n'en a jamais retiré le moindre nom, pas même celui des morts. A voir le



grand maître du journalisme littéraire, un svelte dandy de 83 ans en somptueux costume gris, promener ses longs doigts sur les pages, on ne s'étonnerait pas qu'il prenne dans l'instant, par téléphone, des nouvelles de ses fantômes. Joe DiMaggio, l'ami Peter O'Toole, Sinatra, García Márquez et le gangster Salvatore Bonanno, sujet de son livre *Ton père honoreras*, et décédé en 2008, font bon ménage avec les vivants. Francis Ford Coppola, Philip Roth, Alec Baldwin, Tony Bennett et Don DeLillo y côtoient Lady Gaga (« une artiste de talent et une personne exquise »), et même les époux Bobbitt.

Talese, en vue d'un article pour le *New Yorker*, avait maintes fois rencontré John, le mari, connu en 1993 parce que sa femme Lorena lui avait tranché le sexe lors d'un

PASSÉ IMPARFAIT



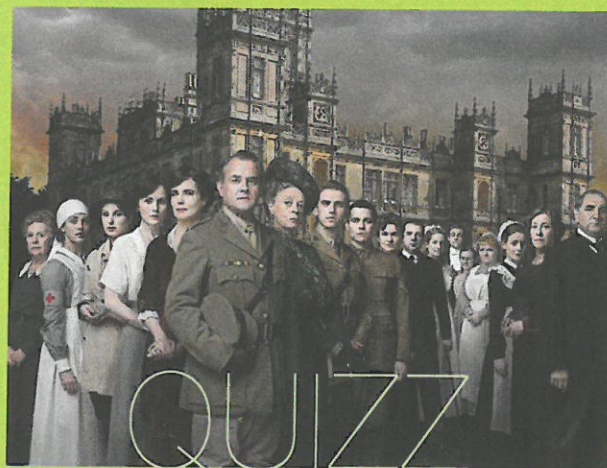
EXTRAIT

“ Londres est désormais pour moi une ville hantée et je suis le fantôme qui erre dans ses rues. Chaque rue, chaque place, chaque avenue semble me susurrer les souvenirs d’une autre époque de mon existence. Même un tout petit tour à Chelsea ou Kensington me ramène à des endroits où je fus jadis bienvenu et où aujourd’hui je serais un parfait étranger.

Je me vois apparaître, soudain redevenu jeune, vêtu pour quelque surprise-partie depuis longtemps oubliée, accoutré de vêtements qui ressemblent au costume local d’une contrée des Balkans en pleine guerre. Ah ! ces pattes d’eph évasées, ces chemises à jabot avec col en V à lacets... Quel goût avions-nous ! ”

Passé imparfait par Julian Fellowes, traduit de l’anglais par Jean Szlamowicz, 648 p., 10/18, 9,60 €

la télévision, tandis que son deuxième ouvrage, *Passé imparfait*, paraît en France au format poche après un succès international. *Passé imparfait* n’évoque ni le début du xx^e siècle ni la vie bucolique, loin de la grande ville, mais le début des années 1970 à Londres. Pas question de narrer le temps des hippies et du rock, il se penche sur une tout autre jeunesse qui prépare fiévreusement « la saison des débutantes », les tea parties à Eaton Square et les pique-niques les plus chics au parc de Battersea, privatisé pour la soirée. Le romancier imagine l’histoire de Damian, sorte de vilain canard dans le lac des oies blanches. Le jeune homme n’est pas issu d’une grande famille mais tente de se glisser par la puissance de son charme dans les meilleurs salons. Or, l’univers des aristocrates est impitoyable et Damian en sortira humilié. C’est grâce à sa mémoire étonnante que Julian Fellowes évoque mille détails et rites quotidiens. Il n’a jamais oublié, lui, l’ami des jeunes filles de très bonne famille, comment se comporter en chaque circonstance. Il a d’ailleurs épousé une femme de haute lignée et leur fils fréquente les meilleures écoles. Noblesse oblige ! •



QUEL PERSONNAGE DE DOWNTON ABBEY ÊTES-VOUS ?

QUEL EST VOTRE AUTEUR PRÉFÉRÉ ?

- A William Shakespeare, mais vous préférez sa poésie à son théâtre, que vous jugez trop fantasque.
- B Vous estimez que la fiction ne vous est d’aucune utilité dans la vie de tous les jours, vous préférez la Bible.
- C Gustave Flaubert, *Madame Bovary* est votre roman de prédilection.
- D Machiavel, même si vous trouvez que ses théories manquent un peu de férocité.

COMMENT CONCEVEZ-VOUS UNE BELLE JOURNÉE ?

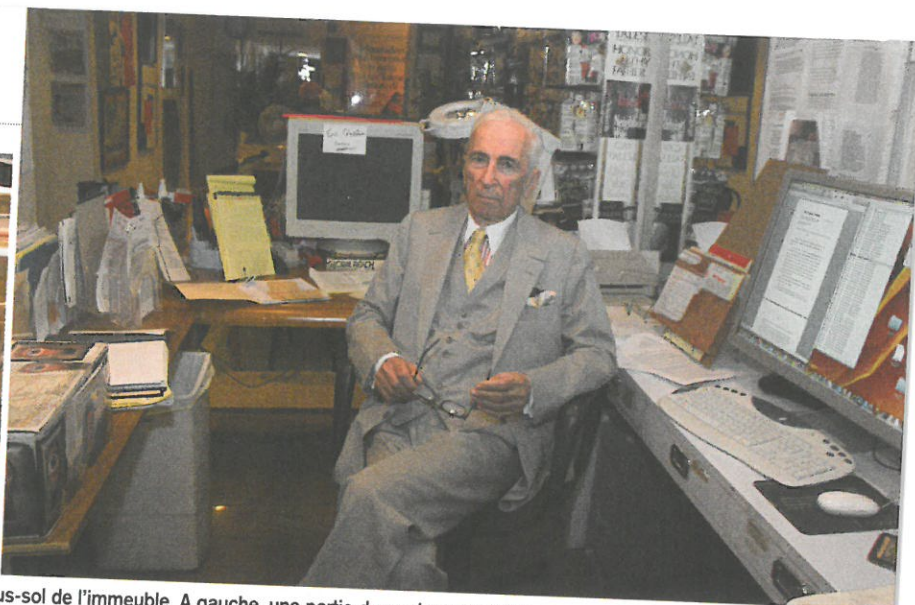
- A Vous n’aimez pas sortir de chez vous, une journée à jouer au bridge est bien plus excitante.
- B Tout ce que vous demandez, c’est une œuvre de charité, vous aimez être utile à votre prochain.
- C Une belle journée de chasse avec les gens les plus admirables de la cour.
- D Avoir la maison pour vous seul, vous avez des choses à faire.

QUELLE EST VOTRE BOISSON FAVORITE ?

- A Un thé Darjeeling servi avec un nuage de lait dans votre vaisselle en porcelaine de Chine par une servante ayant travaillé pour une des plus grandes maisons parisiennes.
- B Une pinte de bière bien fraîche payée par votre salaire du jour.
- C Une tasse de café turc même si vous savez que vous grimacerez.
- D Quelques caisses de Pouilly-Fuissé que vous dérobez à la cave sans éveiller les soupçons.

VOUS AIMEZ MANGER PAR-DESSUS TOUT...

- A Des petits fours, même si vous trouvez qu’ils sont plus agréables à regarder qu’à manger.
- B Toutes sortes de tartes, le plus humble des repas est le meilleur et puis vous ne voulez pas vous fâcher avec Mrs Patmore.
- C Une bouchée de baklava ou autres délices exotiques, vous en salivez d’avance.
- D Un steak bien cuit.



L'auteur dans le « bunker » : son bureau installé au sous-sol de l'immeuble. A gauche, une partie de sa documentation pour son travail en cours dont le sujet est un voyeur. Le découpage figure un œil regardant à travers une serrure.

différend nocturne. L'enquête n'a jamais été publiée mais l'écrivain lui parle encore parfois, au téléphone.

Dès le palier, Talese apparaît en photo géante, entouré de fac-similés agrandis de ses premières de couverture et de ses Unes les plus notoires. Autour de nous, le journaliste, tout jeune homme, s'affiche avec Eisenhower sur un champ de courses ou avec Truman devant l'ONU à New York. Talese avec Susan Sontag, ou en cover du magazine *Esquire*, pour une photo pastiche de *Playboy*, en Hugh Hefner. Talese avec lui-même, enfin : son effigie grandeur nature en carton, tirée d'une photo de lui à ses débuts au *New York Times*, à 26 ans, en surveillance une autre, le représentant à l'âge mûr, en 2008, fort de la même distinction subversive.

A l'entendre, cette tanière de cabotin n'est pourtant qu'un leurre, quand bien même elle jouxte l'autre moitié de l'étage, contenant son incommensurable garde-robe, sa centaine de costumes taillés depuis cinquante ans à ses mesures par les maîtres Brioni, Smalto ou le cousin Cristiani de la rue de la Paix à Paris. « C'est l'endroit où je fais semblant de travailler, grince-t-il, en montrant l'encombrement des meubles et des bibelots. Mais je ne fais qu'y passer des coups de fil, ou répondre à mes e-mails. Pour écrire, rien ne vaut le « bunker ». »

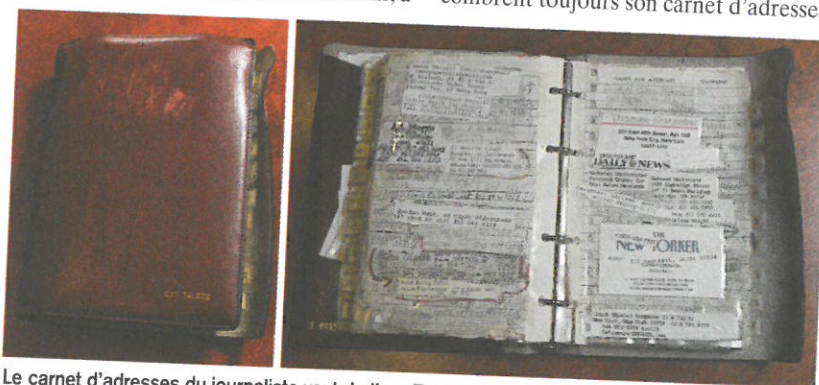
Pour ce fils d'un tailleur calabrais, né à Ocean City, un bourg proche de New York, et élevé entre l'échoppe paternelle et la boutique de robes de sa mère, ce vrai-faux bureau du quatrième évoquerait la vitrine ou le salon d'essayage de sa trépidante vie new-yorkaise. Mais le glamour a son revers besogneux. Talese ne peut ciseler sa prose ailleurs que dans son atelier de tâcheron, enfoui sous l'immeuble. Célibataire, en 1957, il avait loué une garçonnière de deux pièces au troisième étage, occupée aujourd'hui par les chambres

d'amis. Son mariage deux ans plus tard avec Nan, aujourd'hui une célèbre éditrice, lui a donné des envies d'espace, et ses premiers succès littéraires, assez de dollars pour racheter l'un après l'autre tous les appartements de ce charmant immeuble proche de Lexington Avenue. Mais l'auteur avait très tôt jeté son dévolu sur l'ancienne cave à vin du sous-sol. Un sanctuaire où l'on descend à pic de la rue, par une porte en bois nichée sous le perron et un étroit escalier surveillé par un buste d'Elvis.

A trois mètres sous le trottoir, la vaste pièce aux murs beiges occupe toute la longueur des fondations. Une salle de bains, à

tesque écran de Mac. Talese n'utilise l'ordinateur que pour y recopier sa prose écrite à la main, et mettre au propre des notes qu'il remplit toujours, depuis l'aube de sa carrière, au stylo Montblanc, sur des languettes de carton découpées dans les emballages de chemise de son blanchisseur, puis arrondies aux angles pour les sortir plus aisément de ses poches de costume.

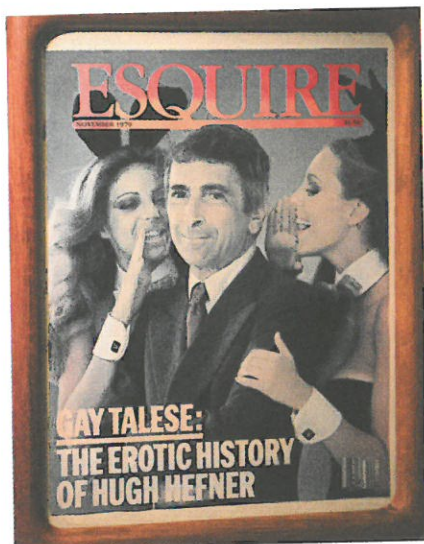
Le pro du « nouveau journalisme » se révèle être aussi un as du ciseau psychédélique. Des bribes d'articles abscons, le portrait d'un Sinatra taciturne, souvenir de son article légendaire « Frank Sinatra a un rhume », encombrant toujours son carnet d'adresses,



Le carnet d'adresses du journaliste vaut de l'or : Tony Bennett, Philip Roth, Don DeLillo, etc.

droite, suivie d'une adorable cuisine ouverte, une table à nappe fuchsia digne d'une arrière-salle de Little Italy et la large banquette à motifs fleuris promettent une survie confortable à un éventuel hiver nucléaire et, à défaut, un abri contre les distractions de New York. Ici, ni téléphone ni Internet. Le bunker n'a admis qu'avec réticence les progrès technologiques. La machine Olivetti mécanique de ses débuts est toujours en vue sur une étagère. Une énorme IBM se morfond sous sa housse tandis qu'il s'affaire au centre d'une écritoire en fer à cheval, entre un vieux moniteur éteint constellé de Post-it et un gigan-

mais ses boîtes d'archives empilées contre le mur du bunker disparaissent sous les collages ésotériques. Un chaud magma de photos détournées, de pin-up antiques et de titraillle surréaliste identifie la documentation, parfaitement étiquetée à l'intérieur. Sur sa table, un œil bleu le scrute par un grand trou de serrure. L'un de ses découpages, rappel angoissant de son travail en cours. « J'écris la vie d'un voyeur, confie-t-il. Et le texte est dû la semaine prochaine. » Le projet est né il y a trente-cinq ans, en 1980, lorsque Talese, à la sortie de son livre *La Femme du voisin*, une chronique sidérante, et intensément vécue, ●●●



●●● de la révolution sexuelle des seventies américaines, a reçu une lettre d'un hôtelier du Midwest, lui racontant qu'il espionnait ses clients depuis 1965 dans leurs chambres, et notait par écrit toutes ses observations. "J'aurais pu vous donner de la matière", m'écrivait-il. Nous avons correspondu via une boîte postale pendant des mois avant que je puisse le rencontrer, et nous avons gardé le contact jusqu'à ce qu'il m'annonce, en 2013, qu'il était prêt à se raconter. En donnant son nom. » Son refus obstiné des sources anonymes lui a valu d'attendre des années avant de pouvoir achever *La Femme du voisin*, empli de portraits de couples échangistes et d'amateurs de prostituées. « Il faut savoir les convaincre, les rallier à votre cause jusqu'à ce qu'ils appartiennent à votre conscience. » *Ton père honoreras*, l'extraordinaire récit des Bonanno, a nécessité quatre ans d'approche, entre la première rencontre en 1965 avec Salvatore, l'héritier du clan, dans un couloir du tribunal, et leur dîner décisif dans un steakhouse de la Deuxième Avenue. « Je lui ai seulement dit qu'en refusant de me parler à visage découvert il laisserait à la police ou aux procureurs le privilège de raconter sa vie. Un an plus tard, il m'a téléphoné. Il savait qu'il allait passer quatre ans en prison pour une histoire de fraude, et voulait parler. »

Gay, alias Gaetano, Talese n'a pas appris ses manières de gentleman dans les écoles d'Ocean City qui le décrétaient cancre irrécupérable, ni à l'université d'Alabama, où, après le refus de dix autres facs, seule la recommandation d'un client de son père lui avait permis de commencer des études d'histoire et de journalisme. « Mon éducation a eu lieu dans la boutique de ma mère, où je passais mes journées à ranger des boîtes, à me repaître des conversations des clientes, et à étudier les bonnes manières



En couverture du magazine *Esquire*, dans une pose à la Hugh Hefner. Ci-dessus, Gay Talese et ses effigies. Et en compagnie de sa femme, directrice littéraire.



de mes parents, raconte-t-il. Une déférence dénuée d'obséquiosité, un art de l'écoute et de la question rare et pertinente. » Le journaliste en herbe de l'*Ocean City Sentinel* a aussi confirmé sa vocation en tombant sur un livre que son père avait déniché à Paris en 1921, alors qu'il achevait son apprentissage de tailleur chez le cousin Cristiani, juste avant d'émigrer aux Etats-Unis. « Des nouvelles de Maupassant traduites en anglais, se souvient-il. Qui racontaient la vie des petites gens ! »

Jeune grouillot au *New York Times*, il a dû son entrée à la rédaction à son idée d'un reportage sur l'ouvrier électricien inconnu chargé des légendaires bulletins d'information lumineux de Times Square. Son empathie invétérée est aussi née d'un drame, le souvenir de son père, déchiré à la fin de la guerre entre son amour pour sa nouvelle patrie américaine et celui de ses deux jeunes frères, conscrits dans l'armée de Mussolini et prisonniers des Alliés. « C'est un choc de découvrir tout jeune que les perdants sont aussi dignes d'intérêt et de compassion, confie-t-il. Cela vous conduit pour toujours à regarder l'autre facette des choses, à observer le monde du dehors avec un regard éternellement neuf. »

Talese observe tout. Même sa femme. Derrière lui, dans le bunker, un immense panneau mural affiche le plan, le chantier d'un livre entamé en 2007, et toujours inachevé, entièrement consacré à son mariage. Sur une trame déclinant les décennies à partir des sixties, il a piqué à l'aide d'épingles, comme sur un patron, un fatras de photos, de pages de manuscrit, de coupures de journaux d'époque, et de notes cryptiques. Nan Talese, née Ahearn, institution vivante de l'édition new-yorkaise, directrice littéraire de sa propre filiale chez Doubleday, muse de talents tels que Pat Conroy, Ian McEwan et Margaret Atwood, participe largement au projet, un ouvrage pourtant longtemps décrit par le monde littéraire comme une expiation différée du scandale de *La Femme du voisin*, qui l'avait conduit, au nom de l'immersion littéraire, à diriger un salon de massages cochons et à batifoler dans une colonie de par-tousards californiens.

Nan, tout sourire et délicatesse exquise, nous rejoint ce soir au Veau d'Or, un bistro français chic de la 60^e Rue, ancien fief d'Orson Welles, où, comme à l'italien Brio ou à l'immuable Donohue tout proche, les Talese ont leurs habitudes. Pamela, leur fille aînée, peintre, séjourne à Rome, mais Catherine, une photographe dont les œuvres ornent le salon familial, est de la partie. Entre gins Martini détonants et canard aux cerises, entre les évocations de Françoise Gilot, compagne de Picasso, et des films de Satyajit Ray, les échanges fusent. Avant que Gay Talese ne mette un terme à la soirée, non sans avoir lissé son costume et remis son fedora.

Philippe Coste
Photos : Allan
Tannenbaum/Polaris

★★ *Ton père honoreras*
(*Honor Thy Father*)
par Gay Talese, traduit
de l'anglais (Etats-Unis)
par Yves Malartic, 608 p.,
Editions du Sous-Sol, 23€

